

# PATRIMOINE PAYS BASQUE & HISTOIRE(S)

## Bakharechea La dernière demeure de Pierre Loti



L'AUTRE ARNAGA  
LE ROYAUME SECRET DE ROSTAND

GUERRE DE CENT ANS  
LE PRINCE NOIR À BAYONNE

HÔTEL DU PALAIS  
1905 : LA RENAISSANCE

GAUCHO BASKO  
LES BASQUES D'ARGENTINE



# Bakharechea, la maison solitaire

par JEAN-LOUIS MARÇOT

*« Elle était simple,  
presque insignifiante  
mais dès qu'on en  
approchait, elle  
semblait venir à vous  
et l'on était saisi d'une  
émotion irraisonnée ;  
elle était comme un  
des livres du grand  
mort, elle était une  
âme. »<sup>1</sup>*

Le 6 août 1899, arrivé de Rochefort pour des vacances habituelles, Pierre Loti retrouve, au bord de la Bidassoa, la maison qu'il loue depuis huit ans déjà. Le propriétaire, pour lui être agréable, a fait repeindre en blanc les façades et en vert volets et huisseries – « *ce qui lui donne un air plus gai et plus basque* ». Sûr de garder ce gîte à volonté, l'écrivain, franchissant un cap dans l'appropriation, a décidé de lui donner un nom basque. L'euskara, il a cherché à l'apprendre et a renoncé. Il n'en a qu'une teinture. Aidé de ses compagnons du moment, le voici qui dresse une liste de onze appellations dans laquelle son choix se porte sur « *Bakharechea – la maison solitaire* ». Elle est aujourd'hui un des fleurons du patrimoine matériel et immatériel d'Hendaye. Et si, pas plus que ses voisines, elle ne relève d'une architecture basque, son histoire ne se distingue pas de celle du pays qui l'a vue naître.



▲ Bakharechea vue de la Bidassoa.

Ancre ou racine, elle a retenu Loti durant 32 années, abritant sa vie « *de grand air, de jeu de paume, d'aventures, d'amour* », une grande part de son activité créatrice et ses méditations sur la mort. Ce n'est pas par hasard qu'il vient y finir ses jours le 10 juin 1923. Aujourd'hui, Pierre Loti est plus connu

du grand public par sa maison-musée de Rochefort que par son œuvre littéraire. Or, il faut savoir qu'à bien des égards, il lui préférerait Bakharechea. Là mieux qu'ailleurs, il pouvait concilier son amour de la tradition et sa soif de liberté, le fixe de la terre et le mouvant de la mer.



▼ Maison de Pierre Loti, la grille du jardin.



### « Installation de naufragés dans un pays perdu »

Hendaye, au bout de la France, au bord de l'Espagne, au cœur du Pays Basque, est en cours de métamorphose depuis l'arrivée du train et des touristes et entrepreneurs de tout crin qu'il déverse. Anticipant cette évolution, une élite prend pied dans le quartier de la gare et le glacis du Vieux Fort dont l'État vient de céder la propriété à la commune. C'est là qu'en 1866 le comte de Polignac, ingénieur à la Compagnie du Midi, érige sa Villa mauresque et que Jean-Baptiste Dantin, buffetier de la gare et changeur de monnaie, fait construire, dans les années 1870, deux maisons de rapport, l'une de toute pièce – qu'il nomme Gaztelualdia – l'autre en agrandissant un bâti préexistant dont il garde l'appellation dérivée du prénom de sa première propriétaire : Adamenia. Implantées à fleur de baie, il les destine aux balnéaristes ainsi qu'aux officiers de la station navale.

En effet, depuis janvier 1875, en application du traité des Pyrénées, les deux États que sépare la Bidassoa se sont dotés chacun d'un bateau stationnaire dévolu à la surveillance du fleuve frontière. Pour la France, c'est la canonnière le Javelot, mouillée à proximité du pont international. Ses commandants ont coutume

de loger chez les Dantin, à quelques coups de rame de là.

Le 23 décembre 1891, le lieutenant de vaisseau Julien Viaud, alias Pierre Loti, prend ses quartiers à Adamenia. Ses premières impressions ne brillent pas par leur enthousiasme. Bien qu'il ait intrigué pour avoir le poste, convaincu par un camarade des mérites du bateau, du pays et des gens, il ne peut cacher sa déception. Tout lui paraît « *petit* », « *désolé*, *inhabitable*, *hostile* ». De surcroît, il fait froid, dans cet « *extrême midi* » !

Loti, élu en mai à l'Académie française, a atteint prestement le sommet de sa carrière littéraire. À 41 ans, il se sent encore jeune mais il ne peut ignorer qu'il est passé sur l'autre versant de sa vie, là où la mort s'est mise en embuscade. Dix-huit mois – la durée du commandement – enfermé dans un « *trou* », quelle sombre perspective ! « *Une seule chose [le] charme : [la] solitude, au milieu d'inconnus, et [la] complète paix* ».

À peine dix jours ont coulé. Le vent de sud s'est mis à souffler, « *apportant l'illusion de l'Afrique voisine* ». Sur les terrasses de son jardin, cette chaleur inédite, la lumière venue des Pyrénées, « *merveilleuse* », sont perçues comme un véritable « *enchantement* ». Tant et si bien que, revenu de Rochefort où l'a appelé l'état de santé alarmant de sa mère, il a l'impression de « *rentrer chez [soi]* ».

▼ La maison de Pierre Loti vue de la rue.



### « Cette petite maison aux terrasses sur la mer »

« *Petite* », c'est exagéré, quand il s'agit du logis d'un officier subalterne : une habitation sur une emprise de 600 m<sup>2</sup> comprenant, sur trois niveaux, 9 pièces et s'avancant jusqu'en surplomb de la baie de Xingudi par une vaste terrasse, un jardin arboré et une tour renfermant deux chambres, voilà de quoi se répandre ! Certes, le confort manque – un seul cabinet de toilette –, l'ameublement dénote « *un luxe de concierge* » et il faut démeubler la tour avant chaque hiver. Mais la demeure domine l'estuaire par-dessus une haute muraille qui, reprise des anciennes fortifications, lui confère la patine des siècles. Récente, Adamenia paraît échappée de la nuit des temps, comme sa voisine mauresque qu'elle jouxte. À l'est, fermée au bourg par son épaisse végétation, ouverte largement à l'ouest sur le « *miroir* » de la Bidassoa, mais en même temps protégée par un mile de flot ou de vase selon la marée, la maison de Loti est comme son occupant, un constant paradoxe.

Avec la modestie qui leur sied à l'une et l'autre, elle n'en recèle pas moins plusieurs joyaux. La presse, trop contente de présenter un autre visage de l'un des écrivains les plus lus de son temps, n'a pas tardé à percer le secret de la « *petite maison de pêcheurs* ». Le jeune Louis Labat, journaliste au « *Courrier de Bayonne* », ouvre le bal. Par un privilège rare, il est reçu, le 3 novembre 1892, dans « le petit salon » – à vrai dire, il n'y en a pas d'autre, « *grand* » ou non. Il décrit les lieux :

« *La pièce est étroite, encombrée de fleurs et de branches de palmier. Dans un fauteuil, un chat dort. Sur la table, une broderie commencée, [...] des piles de livres, des derniers parus, tous dédicacés, [...] des revues, et, signe particulier, pas un journal.* » Il poursuit son inventaire : « *Aux murs, boisés, quelques vieilles étoffes d'Espagne, par-dessus lesquelles s'enchevêtrent les branches de palmier, quelques vieilles glaces espagnoles, de formes bizarres ; une quantité*



▼ La tour de la célèbre maison a inspiré bien des illustrateurs.



de photographies encadrées, presque toutes de jolies femmes. »

Labat a également le droit de pénétrer dans le saint des saints, « le petit cabinet de travail ». Inauguré en février 1892 au premier étage de l'habitation principale, il sera renommé un temps « cabinet indien » ou « hindou » en rapport avec son décor, puis il sera déplacé, en août 1905, dans la tour. Le plus étonnant, ce n'est pas l'exiguïté du lieu, inversement proportionnelle à l'œuvre qui en sort, ni l'encombrement de brimborions qui règne sur le bureau, ni les forts parfums « qui appesantissent l'atmosphère ». C'est le dispositif que l'artiste a mis en place pour dissuader les importuns et exhiber sa force physique.

René Bazin en témoigne : sur la route de l'Espagne, le littérateur fait une halte convenue

chez Loti. Un marin l'accueille au portail, l'introduit, « et, me menant au pied d'une échelle de corde qui pend face à la rivière : — Monsieur m'a prié de dire à monsieur de monter par là. Je monte. Les barreaux sont énormes. J'entre, par-dessus la balustrade d'une terrasse, dans un tout petit cabinet tendu d'étoffes d'Orient légères, avec un boa de papier pendu au fond. » Loti lève les yeux de ses papiers : « — C'est la seule manière de monter à mon cabinet, me dit-il. J'ai fait murer l'accès de ces deux pièces. — Peu de vos confrères à l'Académie pourraient vous venir voir ! — Par le balcon de la façade, on monte à l'aide d'une corde lisse, c'est le côté des hommes. Par la façade sud, on a une échelle de corde, c'est le côté des dames. »<sup>2</sup> Bien sûr, Loti ne connaît que le chemin de la corde raide. On ne l'ima-

gine pas à Rochefort, où il doit tenir son rang et sa réputation, se livrer publiquement à une telle facétie.

Dans cet antre si bien défendu, « Matelot », le dernier maillon du cycle romanesque breton, « Ramuntcho » (le plan du roman a été conçu à Rochefort, la documentation a été réunie à Ascaïn), une vingtaine de textes courts ayant pour toile de fond ou pour sujet le Pays Basque, ont été, en totalité ou presque, rédigés à Bakharetschea et, partiellement, « Judith Renaudin », « La mort de Philae », « Un pèlerin d'Angkor » et « Les Désenchantées ».

Mais Loti n'a besoin d'aucun cérémonial particulier, d'aucune scénographie, pour écrire. Il peut faire courir son écriture régulière et légère aussi bien à son bureau que sur le coin d'une table du salon ou assis à l'une de ses terrasses.



▼ Les remparts de la maison de Pierre Loti à marée basse.



## « À ce point extrême où finit la France »

Oui, les terrasses de Bakharetschea, pont d'un navire de pierre définitivement embossé dans la Bidassoa et pourtant, toujours en partance, sont le lieu de prédilection de l'écrivain. Il s'en trouve trois : la grande, attenante à l'habitation principale, celle de la tour d'angle, demi-circulaire, et en contrebas, entre les deux, la petite, chapeautant une espèce de tour de flanquement ; plus exiguë et masquée par les arbres qui la ceignent, elle fait un bon poste de sentinelle.

C'est là, en vérité, que tout commence. Il le dit dans son premier texte « *basque* », qui a valeur de manifeste : « *Instant de recueillement* », écrit le 21 novembre 1892, publié le 1<sup>er</sup> janvier 1894 dans « *La Nouvelle Revue* » de Juliette Adam.

« À certaines heures, longuement amenées, spéciales et rares, le caractère des pays tout à coup se dégage pour nous de l'uniforme banalité moderne. Sous nos yeux, une âme sort du sol,

*des arbres, des mille choses : l'âme antique des races, qui dormait, affaiblie par le grand mélange universel, et qui, pour un instant s'éveille et plane... Aujourd'hui 22 [21] novembre, tandis que je suis là seul, à ce point extrême où finit la France, assis sur ma terrasse qui regarde l'Espagne, l'âme du Pays Basque pour la première fois m'apparaît. »*

Un an après le début de son commandement du Javelot, voilà l'écrivain saisi de la révélation qui va inexorablement l'attacher au Pays Basque, par sa vie et par le prolongement d'une descendance, charnelle : ce sera ses enfants Raymond (Ramuntcho), Edmond et Léo, et littéraire : ce sera « *Ramuntcho* ». Sur la grande terrasse, dans l'air immobile et tiède comme en mai, affluent les « *effluves* » : le son des cloches des vieilles églises d'alentour, les teintes africaines des montagnes, la nacre bleue de la mer au loin, le miroir du fleuve où les barques traînent derrière elles de longues rides alanguies, et l'observateur, arrêté soudain, prend « *conscience de tout ce que ce pays a gardé au fond de lui-même de particulier et d'abso-*

*lument distinct* ». Encore incapable de désigner ce « *je ne sais quoi* », il l'englobe dans le mot « *âme* ».

Le peintre Lévy-Dhurmer venu, pour une quinzaine de jours, peindre, sur cette même terrasse, l'artiste admiré, l'a bien senti lui aussi. Chargé de représenter son modèle « *le plus possible [en] fantôme d'Orient* », il fait du Jaizquibel un Sтамбул crépusculaire et de la baie, le Bosphore. Éprouvant à quel point Loti a imprégné le décor de sa poésie, il note, le 2 septembre 1896 : « *J'ai allumé aujourd'hui des petites lampes reflétées [...] qui sont les petites âmes tremblottantes d'Azyiadé et d'Achmet.* »<sup>3</sup> À bien étudier le tableau exposé au Musée basque de Bayonne, peut-être y découvrirait-on une lampe supplémentaire qui se serait allumée depuis...

Ce désir d'identification au Pays Basque, supplantant la Bretagne et même l'Orient, poussera le lieutenant Julien Viaud, missionné pour faire régner l'ordre sur la frontière, à protéger et à pratiquer la contrebande, à s'adonner au jeu de pelote, à se mêler à toutes les liesses po-



▼ Pierre Loti sur la terrasse de la tour.



pulaires, de part et d'autre d'une frontière qu'il juge « *inappréciable, parce que d'un côté et de l'autre on est en pays Basque* »<sup>4</sup>.

La tour d'angle joue également un rôle-clé dans la géographie lotienne. Sa base, prolongée par une plateforme qui tient lieu d'embarcadère, contient les cabines de bain et sert d'entrepôt. Un escalier en encorbellement la relie au sommet aménagé en terrasse. À marée haute, il établit la communication entre le jardin et l'océan. Sorte de donjon étêté, la tour fait un observatoire imprenable. Louis de Robert y séjourne fréquemment. Le prix Femina 1911 aime s'y retrouver comme dans « *une cabine de bateau* ». Il prête l'oreille : « *Les nuits à marée haute, ces lieux déserts devenaient le théâtre d'une aventure aux péripéties variées où il y avait de la ruse, de l'embuscade, du défi, de la mort suspendue. C'était toujours les nuits sans lune. Éveillé à une certaine heure, il m'arrivait d'entendre glisser sourdement une barque sur l'eau. Le bruit doux, amorti, régulier des rameurs prudents, rythmait à peine le silence. Non loin de ma tourelle, à gauche, il y avait un petit débarcadère où aboutissait un étroit sentier public. C'est là, je crois, autant que mon oreille pût me guider, que la barque accostait. [...] Un ou deux paquets étaient jetés sur le sol dont j'entendais le choc étouffé ; ensuite un homme abordait qui, chargé de ces paquets, s'éloignait sans bruit sur ses semelles de corde, tandis que la barque repartait dans l'obscuri-*

*té*. »<sup>5</sup> Souvent, dans ces opérations, le maître de céans se charge du guet.

Enfin le jardin, réunissant tous les éléments de la demeure, est la quatrième merveille de Bakharetchea. Profus, planté de palmiers, lauriers roses, mimosas, bambous... il imprime à l'ensemble une touche d'exotisme et de mystère. Alors sans clôture, il est traversé par les contrebandiers en fuite, les douaniers à leurs trousses, avec le risque de troubler un ébat amoureux dissimulé dans cette petite jungle. Loti s'y livre à quelques essais horticoles sur les conseils de son amie Virginie d'Abbadie qui le fournit en plants et en roses à foison. Les gens du bourg y donnent des aubades improvisées.

### « La petite maison Bakharetchea est enfin à moi »

Épris du pays – mais aussi de quelque Hendayaise, belle, jeune et désirable « *à en mourir* » – le lieutenant Julien Viaud obtient un deuxième commandement. Comme le premier, il se termine par un long voyage privé aux sources d'une foi qu'il se dit désespéré d'avoir perdue, en Terre sainte en 1894, en Inde en 1899. Ses attaches avec Rochefort se sont distendues depuis que les « *chères figures* » de sa tante et de sa mère ont disparu. La maison qu'elles peuplaient s'est remplie du silence du « *tom-*

*beau* ». Ce sentiment de funèbre solitude va s'aggravant. Plus de vingt fois tout au long de son journal intime, de 1892 à 1917, la comparaison qu'il établit avec sa maison d'Hendaye tourne au bénéfice de cette dernière. Déjà il confessait à Labat, en avril 1892, après sa réception à l'Académie et le tourbillon mondain qui s'ensuivit : « *Je ne me trouve bien qu'à Hendaye*. » Vingt-cinq ans plus tard, meurtri par la guerre et rongé d'angoisse, il confirme : « *Hendaye, c'est encore là que ce sera le moins sinistre*. » Il y guérira de la grippe espagnole.

En avril 1903, il a acquis Bakharetchea. Mis en liquidation, les héritiers Dantin – la veuve Marie Dolorès, son fils Lucien, sa fille Berthe Durruty – ont été contraints de vendre par adjudication au plus offrant leurs nombreuses propriétés à Hendaye, dont « *Adaménia* ». Pierre Loti l'achète, à la baisse, 15 025 francs.

Dès lors, le nouveau propriétaire parachève son appropriation. Il meuble et décore l'intérieur à son goût et donne plan et consignes à ses amis Otharré (Jean-Pierre Borda d'Ascain), Jean-Baptiste (Curutchet) et Tiburcio (Gainza) « *pour transformer [la] maison en maison basque* », ce qui se traduit par la pose de fausses poutres dites « *poutrelles de muraille* » imitant les colombages.

Bakharetchea est devenue, intérieurement, une « *hôtellerie* » selon le mot de l'hôte parfois exaspéré, un lieu de réception pour la famille, les amis, les têtes couronnées à l'instar de la reine Nathalie de Serbie. De grandes femmes de salon comme Juliette Adam ou la comtesse Diane de Beausacq, des hommes du monde comme le prince Karageorgevitch, des écrivains comme Louis de Robert ou Jean Lorrain, l'Égyptien nationaliste Mustafa Kamel, des artistes de renom, Lévy-Dhurmer, Pierné... prennent plaisir à y résider, malgré l'inconfort. Bakharetchea accueille également de « *grandes soirées* » comme la fête « *annamite* » offerte par sa nièce de retour d'Extrême-Orient ou le tour de chant du marin poète Yann Nibor, une démonstration d'hypnotisme, des récitals de piano...

Mais Loti n'aime rien tant que sa solitude, surtout s'il peut la partager avec ses chats, avec ses amis contrebandiers comme Simon Saucès dont il écoute sans se lasser les passionnants récits, avec les pinsons et les rouges-gorges qui vocalisent dans son jardin, avec la rumeur des brisants du cap Figuer. Au besoin, fuyant, il s'éclipse par le petit embarcadère de la tour pour se réfugier sur l'autre rive... De maison solitaire « *Bakharetchea* » se grime en « *maison du solitaire* ».



## Loti donne son âme à Bakharetchea

Extérieurement, c'est un phare. Paul Faure, jeune ami du poète, observe de la terrasse : 14 heures. Les bateliers s'animent : le train de la côte vient d'arriver bondé de voyageurs qui courent à toutes jambes vers le port. En un clin d'œil, les embarcations sont pleines. Anglais, Allemands, Français, toutes les nationalités, s'empilent dans les barques qui filent en droite ligne. Mais voilà qu'elles hésitent, s'arrêtent, tournent à droite, viennent ici. C'est qu'une voix, puis d'autres, ont demandé : « Montrez-nous la maison de Loti ! » Les femmes ont pris leur lorgnette, les hommes leur kodak ; les barques se rangent au pied de la tourelle. Tous savent, pourtant, qu'ils n'apercevront pas Loti ; ils savent que si, par hasard, il était sur cette tourelle, il fuirait devant tout ce monde. Mais ils restent là, fascinés, devant cette petite maison muette. Les kodaks fonctionnent. J'entends les crépitements de leurs déclics pareils au bruit des machines à écrire. Un vieillard prend par la main son petit-fils, le conduit à la porte de la tourelle ; et, une fois sur l'étroit seuil : « Maintenant, lui dit-il, tu pourras raconter que tu as vu la maison de Loti. » Une femme détache des feuilles d'une branche d'acacia, les met dans son sac à main ; une autre emporte des galets de la petite grève ; celle-ci se hisse jusqu'à la terrasse et regarde avec des yeux hypnotisés ; celle-là griffonne un mot sur un papier, l'enveloppe dans un mouchoir, le lance dans le jardin. Bien qu'ils ne voient rien, ils resteraient là, tous, si les bateliers, pressés d'aller chercher d'autres voyageurs, ne donnaient le signal du départ. « Haltes significatives !, conclut le chroniqueur. Je n'y vois pas de la curiosité, de la distraction de badauds, mais l'expression spontanée d'un culte. Loti ouvre les portes de notre imagination. Sa vie s'enveloppe de mystère et de féerie ; [...] il nous donne à rêver »<sup>6</sup>.

Bakharetchea continue de se basquiser et de s'embellir. En 1913, le terrain menaçant de glisser, il faut reprendre les soubassements jusqu'à trouver « le rocher » et garnir l'enceinte de contreforts. Enfin, peu de temps avant la déclaration de guerre, Loti s'est décidé à équiper la maison de cabinets de toilette dignes de ce nom et pour ce faire, à l'agrandir en ajoutant sur sa face orientale une aile. De bon matin, les chants des ouvriers remplissent de joie le propriétaire. « Maintenant, je suis presque devenu quelqu'un du pays », se vante-t-il. Il est loin d'imaginer la tragédie qui menace.

La Grande Guerre n'offrira pas à Loti la mort héroïque souhaitée. À chaque retour du front, il puisera à Hendaye de quoi s'apaiser et se ressourcer. Privé de sa mobilité par suite de « congestions » survenues à Rochefort en mars et avril 1921, c'est au cours d'une embellie qu'il formera le désir de revenir chez lui, à Bakharetchea. Bravant l'inquiétude de ses médecins, l'académicien prend le train du Midi le 5 juin 1923. À peine installé dans sa maison, il ressent très fort la magie des lieux, en jouit, réclame ses amis hendayais puis le lendemain de ces retrouvailles, il décline et s'éteint, tandis qu'arrive « dans la chambre mortuaire, au milieu de l'absolu silence, le bruit d'un fandango dansé de l'autre côté de la rivière, à Fontarabie »<sup>7</sup>. Le vent du large a soufflé sur la flamme vacillante de l'artiste.

« La durée qu'il ne pouvait se donner à lui-même, conclut Vincent Détharé dans son "Pierre Loti à Hendaye" de juillet 1929, il la donne à son nom, il la donne aussi aux choses dont il parle en leur conférant cette beauté idéale qui défie le temps. »

Bakharetchea le vérifie. La maison a subi les déprédations des soldats allemands qui l'ont occupée puis, en 1966, un vandalisme violent. En 1981, elle est sortie du patrimoine de la famille Pierre Loti-Viaud. Or elle a gardé son « âme » et même son nom dans la graphie adoptée ultérieurement : avec un trait d'union avant « etchea ». On peut s'en convaincre en remontant le chemin des Pêcheurs et en découvrant la « petite maison » et la plaque apposée en 1930 sur sa façade pour établir le lien avec l'écrivain. On s'en convainc encore mieux en contemplant, du rivage de la Bidassoa lorsqu'il est à sec ou du plein du fleuve, l'embarcadere, la tour, l'enceinte, les terrasses. Et quand on pénètre dans le jardin, pour les occasions qu'accordent généreusement Mme Lucas et sa famille, garants des lieux depuis 34 ans, c'est le même et irrésistible « enchantement ».

Jean-Louis Marçot - Anthropologue, auteur d'enquêtes et d'essais consacrés au passé de la France coloniale, à l'étude des milieux humains et naturels dans leur interaction. Membre de l'AIAPL (Association Internationale des Amis de Pierre Loti). Membre fondateur de l'APLH (les Amis de Pierre Loti à Hendaye). Travaille actuellement à une biographie « basque » de Loti.  
Bibliographie – Pierre Loti, *Journal*, Édition critique intégrale établie par A. Quella-Villéger et B. Vercier, vol. III (1887-1895), 2012 ; vol. IV (1896-1902), 2016 ; vol. V (1903-1913), 2017 et *Soldats bleus* (1914-1918), La Table Ronde, 2014.

<sup>1</sup> À pieds joints, Pierre d'Arcangues, Rédier, Paris, 1929.

<sup>2</sup> « Étapes de ma vie », René Bazin, *Le Journal* du 30 mars 1936.

<sup>3</sup> Notes du peintre, centre de documentation du Musée d'Orsay, Boîte 1 / ODO 1996-33.

<sup>4</sup> *Journal*, 28 novembre 1892.

<sup>5</sup> « Pierre Loti au Pays basque », Louis de Robert, *Les Maîtres de la Plume* n°1, 15 juillet 1923.

<sup>6</sup> Paul Faure, « En passant devant chez Loti », *Les Annales* du 31 décembre 1911.

<sup>7</sup> « Anniversaire de la mort de Pierre Loti », Gaston Mauberger, *Le Figaro* du 8 juin 1924.

## De Ramuntcho aux Tontons Flingueurs

Bakharetchea, la maison de Pierre Loti, appartient depuis de nombreuses années à Françoise Lucas, la fille d'Albert Simonin (Paris 1905-1980).

Albert Simonin est l'un des plus célèbres auteurs et scénaristes du cinéma français avec des films « cultes » comme « *Touchez pas au grisbi* », « *Le Cave se rebiffe* », « *Mérodie en sous-sol* » et son tandem Gabin-Delon, et surtout le film préféré des Français, toutes générations confondues, « *Les Tontons Flingueurs* », avec des dialogues de Michel Audiart, association de deux maîtres du parler des voyous et de l'argot parisien. Françoise Lucas-Simonin en a gardé un humour extraordinaire et une pointe d'accent parigot, comme une petite coquetterie, quand elle lance une petite vacherie bien sentie et toujours pleine d'humour.

Ainsi se côtoient, dans cette drôle de maison hendayaise, les fantômes de deux écrivains à l'opposé le plus absolu, tous deux maîtres respectés de la langue française dans sa plus immense diversité.

Quand l'un siège à l'Académie française, l'autre publie en 1957 le « *Dictionnaire de l'argot* ».

Quand l'un écrit : « *Les tristes courlis, annonciateurs de l'automne, venaient d'apparaître en masse dans une bourrasque grise, fuyant la haute mer sous la menace des tourmentes prochaines* », l'autre balance : « *C'est curieux chez les marins ce besoin de faire des phrases.* »

**Axel Brücker**